

Pierre BASSOLI

**UN CADAVRE POUR LENA
(Arthur Nicot 6)**

EXTRAIT :

1

JE hais les dimanches.
Je crois qu'il existe une chanson traitant du sujet, chantée sauf erreur, par Juliette Gréco. Et peut-être même qu'Édith Piaf l'a également chantée et que les paroles sont de Charles Aznavour.

Peu importe. Il n'empêche que je hais les dimanches et que justement aujourd'hui, c'est dimanche. Je me traîne un spleen, un cafard énorme, comme il n'est pas permis juste de penser qu'on pourrait éventuellement en avoir un comme ça un jour. C'est vous dire !

Lors de la dernière affaire à laquelle j'ai été mêlé, j'ai fait la connaissance – vous vous en souvenez peut-être – d'une jeune africaine prénommée Lena, de laquelle – cela devait un peu transparaître dans mon récit – j'étais tombé follement amoureux, bien que l'affaire en question eût été consacrée à la libération de France, mon éternelle fiancée que vous devez bien connaître maintenant si vous me suivez dans mes périples. Malgré cette « mission » que je m'étais juré de mener à bien, cette perle noire, cette gazelle exotique (j'arrête là les lieux communs) s'est trouvée sur ma route et a complètement bouleversé mon existence pépère de détective privé.

Il est évident que ma relation avec France, celle que je nomme mon « éternelle fiancée », je l'ai dit, n'est pas une relation qui serait acquiescée par ceux que l'on appelle les « gens bien pensants ». Nous nous connaissons depuis fort longtemps, nous faisons plein de choses en commun, mais tout en gardant chacun une indépendance que nous préservons farouchement autant l'un que l'autre. Par exemple, nous possédons chacun notre appartement et ne voudrions pour rien au monde vivre sous le même toit. Notre ligne de conduite a été tracée une fois pour toutes : chacun chez soi, on se voit quand on en a l'envie, c'est une garantie de durabilité. Ceci au grand dam de « Tantine », ma vieille tante Charlotte, qui pleure tous les soirs et prie tous les matins pour qu'enfin nous nous résolvions à adopter une « vie normale ».

Vie normale n'est pas vraiment le mot approprié. France est journaliste, toujours par monts et par vaux en reportage, de préférence dans les endroits les plus chauds du globe, et moi, eh bien moi, vous me connaissez maintenant. Arthur Nicot – Thur pour les intimes – détective privé (_« Ce n'est pas un métier ! »_ assène ma tante Charlotte), amateur de jazz, de bonnes bouffes et toujours prêt à aller faire la fête avec mon ami Philippe Royer, avocat de son état, et exactement dans le même état (d'esprit) que moi. Vraiment pas le mari idéal !

Néanmoins, vaille que vaille, clopin-clopant, nous faisons notre petit bonhomme de chemin, France et moi, jusqu'au jour où j'ai rencontré Lena. Là, je dois dire que le choc a été rude. Dans l'existence, on est amené à rencontrer des gens de toute sorte, hommes et femmes confondus, et à en tirer certaines leçons ou expériences plus ou moins positives, plus ou moins fortes. Le soir où j'ai rencontré Lena, tout s'est écroulé d'un seul coup. Tous les acquis, tous les préjugés, tous les tabous, toutes les belles pensées bien droites, dans la ligne, ce qu'on nous assène à coups de marteau (enfoncez-vous bien ça dans le crâne) à l'école, à l'instruction

religieuse (je vous jure que j'y ai pensé à ce moment précis), tout, tout s'effondre comme un château de cartes ou de sable un jour de grand vent.

Une sensation que je n'avais jamais ressentie auparavant s'est emparée de moi, je me suis senti comme enveloppé, nimbé d'un voile à la fois très léger et solide, comme prisonnier d'une toile d'araignée. Et cela ne m'a jamais vraiment quitté.



Dimanche. Nous sommes donc dimanche et je sais que Lena hait aussi les dimanches.

Après l'affaire du rapt de France, la jeune Africaine avait été rapidement écartée de tous soupçons. Sa participation dans cette histoire n'avait été que ce qu'on pourrait appeler de la « figuration intelligente » et les flics l'ont bien compris. Un petit coup de pouce de ma part auprès de mon ami l'inspecteur principal Bertrand Maurer avait tout de même été nécessaire mais Lena a été rapidement « blanchie », si on peut me permettre cette expression, surtout vis-à-vis d'une personne native de Dakar, Sénégal !

Nous nous sommes revus quelquefois, d'une manière de plus en plus espacée, pour ne quasiment plus nous voir du tout. Je savais qu'à l'époque, une histoire avait dû immanquablement s'emmancher avec mon ami Philippe Royer qui s'était d'ailleurs proposé pour prendre sa défense. La suite, je ne l'ai jamais sue, étant discret de nature et Philippe aussi.

Chacun sa vie, c'est comme ça. C'est bête... surtout lorsque cela a atteint de tels sommets.

En résumé, je n'ai qu'une chose à dire : je l'aime. Je l'aime et je l'ai aimée dès le premier instant (je sais, c'est très bête) où elle est apparue devant moi.

Alors, au vu de ce qui précède, je ne vous raconte pas le moral que je me traîne en ce dimanche d'automne – et pourtant, j'adore l'automne. Putain le moral. Les chaussettes sont encore situées à un niveau beaucoup trop élevé pour évaluer à quelle hauteur il se trouve, c'est vous dire.

Je sens que là, vous êtes en train de vous poser des questions. Vous devez vous dire : « *Mais qu'est-ce qui lui arrive, à notre Nicot préféré ? Le fringant privé, le Bayard urbain qui n'a peur de rien, un brin macho, mais pas trop, papillonnant allégrement d'une meuf à l'autre. On nous l'a changé, on ne le reconnaît plus !* »

Bon, il est onze heures, le temps est gris-maussade avec une petite bruine qui ne me dit rien qui vaille (ce n'est pas tout à fait comme ça que j'aime l'automne), je sens que je vais lancer un coup de grelot à mon ami Royer. S'il n'a rien de mieux à faire, il ne pourra pas décliner mon invitation à déjeuner. Mais d'abord, opération café, c'est primordial.

Je m'en fais un bien corsé et vais me mettre un petit Chet Baker sur ma platine. Ce n'est peut-être pas le meilleur choix pour un jour de blues : *I Fall In Love Too Easily*, qu'il chante de sa voix si pleine de nostalgie. Et en plus, le titre... Je pleure dans mon café.

Allez, bigophone.

La voix de mon ami m'enlève toute velléité de nostalgie qui aurait pu rester en moi.

– Ah ! non, tu fais chevrer. T'as vu l'heure ?

– Ben... il est onze heures et quart, ne me dis pas que c'est l'aube ?

– Presque. Merde ! Déjà onze heures et quart, j'ai l'impression que mon dimanche est foutu.

– Pas tout à fait, vieux. Si tu acceptes mon invitation pour une petite bouffe, tu n'auras pas l'impression d'avoir complètement perdu ton temps.

– Bon, d'accord, mais pas avant 13 heures, sois bon prince.

– Tu me connais, vieux : un seigneur.

– Va te faire...

– Je te prends devant chez toi à 13 heures, OK ?

Il a déjà raccroché.



– Fameux, ce St-Joseph, fait Philippe en levant son verre.

Son visage est encore quelque peu chiffonné. Ses yeux brillent derrière ses petites lunettes rondes et les poils de sa barbe hirsute accrochent quelques perles de vin rouge. Ses cheveux – de plus en plus rares – plaqués sur son front, ont l’air collés à la seccotine.

– À nous... et à elles, fais-je, laconique, en choquant mon verre contre le sien.

– Oh toi, lance-t-il en me regardant fixement, c’est pas la forme, on dirait. Ça fait un moment que tu me la joues cool, décontracté mais ton regard en dit plus que tu ne le penses. C’est quoi ton problème ? France ?

– Non, non, France va bien. Elle est en Tchétchénie en ce moment.

– ...dit-il d’un ton vachement détaché. Je ne sais pas si tu sais, mais en ce moment, là-bas en Tchétchénie, c’est pas le Pérou.

– Je sais, mais tu connais France, elle fait face à toutes les situations et c’est pas la Tchétchénie qui va lui faire peur.

– Que tu crois, vieux. Moi, ma fiancée serait en ce moment en Tchétchénie à courir interviewer les rebelles dans les montagnes, je n’afficherais pas ton air détaché et décontracté.

J’essaie de calmer le jeu et tente d’expliquer la situation à mon ami :

– Tu sais, Philippe, en ce moment, France ce n’est pas vraiment mon souci principal.

– Oh, je vois, m’interrompt-il. C’est encore ta négresse.

– Raciste ! ne puis-je m’empêcher de l’interrompre. Quoi, ma négresse ? Qu’est-ce qu’elle a, ma négresse ? Et d’abord, « négresse », c’est pas son nom, elle s’appelle Lena.

Philippe, d’un geste apaisant, tente de me calmer :

– Excuse-moi, vieux, mes mots ont dépassé ma pensée. Tu sais bien que je ne suis pas comme ça, mais tu me fais du souci en ce moment. Tu t’es foutu cette gonze dans la tête et on a l’impression que rien ne peut te faire changer d’avis.

– Et toi, lancé-je, tu t’es peut-être gêné, chez tante Charlotte, lorsqu’elle est arrivée et que tu nous as annoncé la bouche en cœur, à tous autant que nous étions, qu’elle t’avait demandé de te charger de sa défense et que, reconnaissante, elle t’avait gratifié d’un baiser qui en disait long.

– Oublie ça, Thur, tu sais très bien qu’il ne s’est rien passé entre nous. C’était dans l’euphorie du moment. D’ailleurs, si tu savais en quels termes elle m’a ensuite parlé de toi.

– Je te crois pas, là.

– Si, je te jure ! Je ne t’en ai jamais parlé. Pourquoi ? Je n’en sais rien... peut-être parce que je voulais préserver ton histoire avec France, ne pas foutre la merde. Et pourtant, j’ai senti qu’il se passait quelque chose de très fort entre vous. J’ai en même temps voulu préserver ça et préserver France. Grave dilemme, tu ne trouves pas ?

J’en suis comme deux ronds de flan. Je ne sais pas quoi lui répondre.

– Écoute, vieux, fais-je, emprunté. Vraiment, je ne sais pas... Comment te dire ?... Euh... c’est vrai, toi et Lena ?... jamais ?

Philippe se marre doucement derrière sa barbe.

– Croix de bois, croix de fer. Eh ! On n’est plus chez les scouts !

Nous rions et je sens qu’un poids énorme vient de me quitter.

– Tu as eu des nouvelles, ces derniers temps ? demande-t-il d’un ton détaché. Moi, rien. Plus un mot, ajoute-t-il d’un ton que je sens un peu nostalgique.

– On se téléphone de temps en temps, mais non, rien de plus.

– Et ça te pèse, hein ?

– Oui, là ! ça me pèse. T’es content ? Allez, on arrête le chapitre Lena sinon je sens que je vais devenir agressif.

Philippe sent bien qu’il s’est engagé sur un terrain miné et qu’il ferait mieux de changer de sujet.

– Bon, dit-il en hélant le serveur, qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

- Qu'est-ce que tu veux faire un dimanche après-midi ? On ne va pas quand même se taper un cinoche ?
- Et pourquoi pas ? T'as vu le dernier film des frères Coen ? Un chef-d'œuvre, il paraît...



Ça, c'est le coup classique. Je m'installe dans une salle de cinéma et j'oublie de couper mon portable. Ce ne sont pourtant pas les avis à l'entrée de la salle qui manquent, mais chaque fois, je me fais piéger.

Nous sommes en plein film et je sens tout à coup vibrer mon téléphone dans ma poche intérieure. Heureusement encore qu'il y a un vibreur. Cela évite que la sonnerie retentisse et que les spectateurs me conspuent. Je file un coup de coude à Philippe :

– Téléphone... Je sors deux secondes.

Je me dirige grâce à la petite lumière indiquant « Sortie de secours » et me retrouve dans un couloir.

– Allô ?

– Allô, Thur ?

Je reconnais immédiatement la voix : c'est Lena. C'est dingue, on parlait d'elle il n'y a pas une heure et la voilà.

– Tu es où ?

Vous avez remarqué maintenant avec les portables ? La première chose qu'on demande lorsqu'on appelle quelqu'un, c'est : « *T'es où ?* » Évidemment, avant quand on téléphonait à une personne, c'était chez elle. Maintenant, avec les portables, elle peut se trouver n'importe où, dans un bistrot, dans le bus, dans un magasin, d'où la fameuse question.

– Au cinéma, je lui réponds.

Subitement, elle éclate en sanglots. Un long moment de silence se passe. Philippe, ne me voyant pas revenir, est sorti à son tour et m'interroge du regard. Je lui fais un signe de la main pour lui dire d'attendre.

– C'est Lena, lui soufflé-je.

Il hausse les sourcils. J'ajoute :

– Ça a l'air grave...

Elle a enfin repris son souffle et ses esprits.

– Il faut que tu viennes Thur, tout de suite, c'est important.

– Qu'est-ce qui se passe, Lena ?

Elle éclate à nouveau en sanglots et, entre deux hoquets, je comprends :

– Un... un mort !...

Lisez la suite dans *Un cadavre pour Lena*

En vente sur ce site

© Éditions du Masque d'Or, 2016 – tous droits réservés